



La fermeture envisagée de la fabrique de cigarettes BAT, à Boncourt, marquera la fin d'une époque

Quand Boncourt s'appelait Burrus



Albert et Odile Burrus, leurs enfants et petits-enfants, en 1939. En bas, ouvrière sur une machine à emballer les paquets de tabac Burrus bleu ancienne affiche Parisiennes et arrivée d'enfants réfugiés en 1944 à Boncourt. Fonds Jean-Louis André, Fonds Charles Burrus, Fonds Klaus/DR



« PASCAL FLEURY

Jura » Six générations! La grande saga des cigarettiers Burrus a marqué pendant plus de 200 ans la vie de Boncourt et de la région jurassienne. Aujourd'hui en main du groupe British American Tobacco (BAT), l'usine, qui emploie 220 collaborateurs, pourrait être fermée, et sa production transférée à l'étranger. La décision devrait tomber en décembre. Si le site est abandonné, ce sera la fin d'une épopée industrielle. Les explications du biographe Philippe Turrel, auteur de plusieurs ouvrages¹ sur la célèbre famille franco-suisse.

Pour Boncourt, la fermeture de la fabrique de cigarettes, c'est un monde qui s'écroule?

Philippe Turrel: Le premier choc s'est produit en 1996, lorsque la manufacture Burrus, qui avait su garder un ancrage local et sauvegarder l'emploi durant six générations, s'est retrouvée en main de sociétés multinationales, d'abord Rothmans International puis British American Tobacco en 1999. On est soudain passé d'un capitalisme familial de proximité à un groupe international, pour qui Boncourt n'était plus qu'un site parmi d'autres. La grande période des indépendants du tabac s'est éteinte à ce moment-là. Depuis, plus de 25 ans se sont écoulés. L'outil industriel est resté de qualité, le personnel est toujours aussi qualifié. C'est pourquoi la délocalisation envisagée est ressentie comme la fin d'une époque, même si Boncourt a su attirer d'autres entreprises dynamiques sur son territoire.

Une fermeture serait d'autant plus dramatique que l'usine a plus de 200 ans. Tout avait commencé avec un réfugié alsacien... Martin Burrus était un vigneron

de Bernardvillé, près de Colmar. Après la défaite de Napoléon en 1814, sa production est réquisitionnée. Il préfère émigrer en Suisse. Il s'installe au pied de la tour de Milandre, à côté de Boncourt, et se lance dans la culture du tabac. Dans les années 1850, l'un de ses fils, François-Joseph, ouvre un premier atelier de production de rouleaux de tabac, que les fumeurs coupaient en rondelles pour en bourrer leur pipe. Puis il déménage la manufacture au centre du village. Ce sera l'embryon de la société F.J. Burrus.

Etonnamment, son succès, François-Joseph le doit à des Russes? Ces exilés russes sont des mélangeurs de tabacs d'Orient formés au contact d'alliés grecs durant la guerre de Crimée. Les Burrus les rencontrent au Palatinat (D) alors qu'ils s'approvisionnent en tabac. Ils les invitent à Boncourt. François-Joseph découvre leur étonnante pratique: ils fument la cigarette! La légende raconte qu'un soldat turc, dont le fourneau de pipe avait été emporté par une balle, avait continué de fumer en bourrant son tabac dans un rouleau de papier...

Ses fils se lancent dans la cigarette, Martin en Alsace et François et Joseph en Suisse...

François-Joseph a fin nez. Père de huit enfants, il envoie Martin en Alsace devenue allemande, où le monopole d'Etat sur le tabac est tombé. Et c'est le succès! Au début du XX^e siècle, la fabrique Burrus de Sainte-Croix-aux-Mines alimente près de la moitié du marché allemand. Elle sera nationalisée après la guerre. Pendant ce temps, à Boncourt, les frères François et Joseph équipent leur manufacture de machines allemandes capables de produire

20 000 cigarettes par jour. Ils emploient bientôt plus de 80 ouvrières et ouvriers. En 1900, ils sortent les Parisiennes, leurs cigarettes vedettes, dont le nom évoque leur fascination pour la France et fait honneur à la femme moderne. François Burrus se lance également dans la politique. La mairie de Boncourt restera longtemps sous le contrôle des Burrus.

Suit Albert Burrus, un «précurseur au grand cœur». Que lui doit-on à Boncourt?

Jusque-là, les conditions de travail étaient très dures. Mais Albert, le fils de François, a une grande conscience chrétienne. Il prône le catholicisme social comme troisième voie entre le communisme et le capitalisme. L'usine devient une sorte de laboratoire social, avec les premières allocations familiales, une hausse des salaires, la diminution du temps de travail et d'autres avantages sociaux. Les Boncourtois en profitent aussi. Car les Burrus soutiennent les associations villageoises, financent des installations sportives, comme le stade de football ou plus tard la piscine, deviennent des mécènes. C'était du paternalisme social. Son cousin Henry, le fils de Joseph, brille aussi par son dynamisme. Il sera surnommé «Burrus le Grand»! Sa famille entretient des liens avec la noblesse, possède un château en Sologne et pratique la chasse à courre.

Après 1945, c'est l'euphorie des Trente Glorieuses...

Léon, le fils d'Albert, a l'intuition de construire une usine ultramoderne en 1940, appelée Usine 40. Après la guerre, l'entreprise peut ainsi profiter pleinement du boom économique. Cette époque



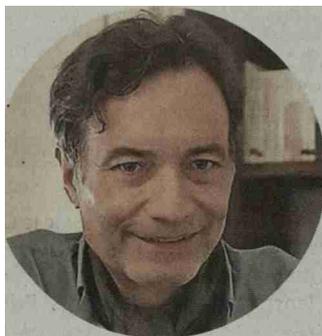
est marquée par l'arrivée du tabac blond des États-Unis et l'évolution des goûts du public, qui demande des cigarettes plus légères. L'expansion de l'entreprise est fulgurante.

Léon gère l'usine avec Gérard, le fils d'Henry. Non sans tensions?

Il s'agit surtout d'une histoire d'ego. Léon, c'est le grand industriel, Gérard, l'intellectuel sensible. Époux de la Fribourgeoise Alix de Castella, une fervente catholique, il est lui-même proche des papes, dont il est camérier secret puis gentilhomme. En 1964, il accompagne le pape Paul VI en Indonésie, en 1985, il est le chef du protocole de la visite de Jean-Paul II en Suisse. A l'usine, clairvoyant de l'évolution des marchés, il se dit favorable à des alliances avec les multinationales, tandis que Léon défend l'indépendance de l'entreprise.

La vente a finalement lieu en 1996. Pourquoi la famille Burrus se retire-t-elle du marché?

Depuis les années 1980, les Burrus sont toujours plus isolés face à des mastodontes comme British American Tobacco ou Japan Tobacco. Les campagnes anti-



«L'usine Burrus était une sorte de laboratoire social»

Philippe Turrel

tabac se multiplient, de même que les procès dénonçant la dépendance à la nicotine et les risques

de cancers. Sentant le vent tourner, ils décident de vendre, clôturant la longue histoire d'un prospère capitalisme familial. C'est bien la fin d'une époque. Mais l'«esprit Burrus» reste encore bien présent à Boncourt, notamment au sein de la fondation Novandi pour la jeunesse, présidée par Régis Burrus, ou encore la Fondation Gérard Burrus – Les Chevrières, un EMS attaché aux valeurs familiales. Les descendants sont très actifs en France et en Suisse, et les «valeurs Burrus» vivent toujours dans de nombreux secteurs d'activité. »

¹Philippe Turrel, *La saga des Burrus, 1820-1996, Le clan des audacieux*, Ed. Slatkine, 2018, et *Boncourt, un dilemme suisse, 1942-1944*, Ed. Slatkine, 2022.

HISTOIRE VIVANTE

RTS LA 1ÈRE Radio: lu-ve: 13 h 30
TV: Paris romantique, Paris érotique
RTS 2 Di: 23 h Ma: 0 h 05

Voir le documentaire dès maintenant

+ RTS histoirevivante.ch

+ L laliberte.ch/hv

LE «GOÛTER DE LA LIBERTÉ» POUR LES ENFANTS RÉFUGIÉS

Durant la Seconde Guerre mondiale, les Burrus s'illustrèrent par leur action humanitaire. «Déjà en 1914-1918, ils avaient accueilli des réfugiés français. En 1940, ils font preuve à nouveau d'un grand engagement, aidant les soldats et civils fuyant la débâcle de l'armée française», raconte Philippe Turrel. En été 1944, alors que Belfort est sous les bombes, les Burrus veillent au sauvetage d'enfants, avec le concours de la Croix-Rouge suisse et de plusieurs familles boncourtoises. La Suisse, qui cherche alors à redorer son image, leur ouvre largement ses frontières. C'est ainsi que 13 500 enfants de Franche-Comté vont trouver refuge dans des familles d'accueil en terre helvétique. A leur passage à Boncourt,

étiquette au cou, ils sont reçus dans un pavillon de la famille Burrus par Odile et son époux Albert, qui leur offrent un mémorable «goûter de la liberté». A noter encore qu'Henry Burrus, qui était conseiller national et proche du général Guisan, collectait aussi des informations pour le Renseignement suisse. Son homme de confiance était son jardinier, François Bourquenez. Il pouvait profiter de l'emplacement du domaine familial à la frontière, ainsi que d'une forêt limitrophe, pour acheminer des documents secrets, mais aussi pour faire passer clandestinement des agents alliés, résistants, soldats fugitifs et réfugiés. Parmi eux, Jean-Pierre Peugeot, le directeur des usines de Sochaux. **PFY**